



Existe-t-il des universaux des expressions figées ?

Claudia Peñalva

Universidad Nacional de La Plata, Argentine
claudiapenalva07@gmail.com

Reçu le 16-05-2020 / Évalué le 11-07-2020/ Accepté le 24-09-2020

Résumé

Notre travail cherche à analyser la correspondance de certaines expressions figées de diverses langues dans le but de montrer qu'un phénomène semblable à celui des correspondances de parémies, étudié par J. Sevilla Muñoz à l'Université Complutense de Madrid, peut se produire entre ces diverses langues. Nous soutenons la thèse que cette correspondance est fondée dans la synchronie d'un même référent culturel. Nous essaierons de montrer que l'on peut repérer des structures sémantiquement identiques se correspondant dans différentes langues, à condition de partager le même référent culturel. Nous pensons que c'est sur l'existence d'un même référent culturel que le classement de parémies littérales et conceptuelles est construit. Ceci nous mène à nous poser la question sur l'existence des universaux des expressions figées et sur la possibilité de les classer comme les parémies.

Mots-clés : phraséologie, parémie, correspondance littérale et conceptuelle, expressions figées, référent culturel

¿Existen universales de expresiones fijas?

Resumen

Nuestro trabajo se propone analizar la correspondencia de ciertas expresiones fijas de diversas lenguas con el propósito de mostrar que un fenómeno similar al de las paremias, estudiado por Julia Sevilla Muñoz en la Universidad Complutense de Madrid, puede producirse entre ellas. Apoyamos la tesis que esa correspondencia está basada en la sincronía de un mismo referente cultural. Trataremos de mostrar que se pueden descubrir estructuras semánticas idénticas que se corresponden en distintas lenguas a condición de compartir el mismo referente cultural. Pensamos que sobre esta base se funda la clasificación de correspondientes literales y conceptuales. Este estudio nos lleva a cuestionarnos sobre la existencia de universales de expresiones fijas y su posible clasificación, como en el caso de las paremias.

Palabras clave: fraseología, paremias, correspondencia literal y conceptual, expresiones fijas, referente cultural

It does exist universals of fixed expressions?

Abstract

Our work proposes to analyze matches of some frozen expressions of various languages in order to show that a similar phenomenon as the one studied by J. Sevilla Muñoz at the Complutense University of Madrid: the matches of paremias can occur. We argue that this analogy is based on the synchronism of the same cultural referent. We will try to show that semantically identical structures within different languages are identifiable, in condition that they share the same cultural referent. We think that the single existence of identical cultural referent leads to aliteral and conceptual paremias classification. This leads us to ask ourselves about the universal fixed expressions existence as well as the possibility of classifying them as paremias.

Keywords: Phraseology, Paremias, Correspondence literal and conceptual, Fixed expressions, Cultural reference

Introduction

Les études de phraséologie ont pris un essor important depuis la fin du XX^e siècle. Divers linguistes s'y sont consacrés avec un grand intérêt. De nos jours, les études se poursuivent en France, en Espagne, aux États-Unis, pour ne citer que quelques exemples. Les recherches continuent, notamment dans le domaine de la terminologie, preuve d'un intérêt grandissant. Parmi les recherches phraséologiques les plus récentes, nous privilégions pour notre contribution celle de Sevilla Muñoz sur les universaux parémiologiques. En effet, cette chercheuse nous montre que dans l'évolution d'une même parémie¹, celle-ci peut prendre différentes formes, dans la même langue mais également dans d'autres langues et cultures. Malgré les différences phrastiques ou lexicales le sens se conserve toujours. Par ailleurs, à notre avis, il reste toujours étonnant de voir la même parémie se reproduire dans différentes langues, témoignage d'un riche partage culturel.

Nous pensons que pour qu'une parémie soit acceptée par une communauté déterminée, il faut que le même référent culturel existe dans la langue d'accueil et dans la langue source, cette simultanéité permettant l'assimilation de la parémie à la culture de réception. D'où la valeur et l'importance de ce référent qui relie différentes formes et cultures à un seul sens.

1. Objectifs

Tout phraséologisme renvoie à une référence. Celle-ci se trouve en étroite relation avec l'origine de ce phraséologisme ; donc, pour comprendre cette origine, nous serons bien obligés d'interpréter le référent culturel qui a créé le phraséologisme,

de même que la culture qui l'accueille de bon gré. Nous devons commencer par pénétrer ce fond historique et culturel, source de la création phraséologique.

Nous allons nous intéresser aux expressions figées et à leur relation avec le référent culturel auquel elles renvoient. Nous voulons montrer que dans les langues appartenant à des cultures distinctes, une même expression figée se retrouve non seulement dans une langue différente mais également avec une forme phrastique particulière à la langue dans laquelle est énoncée (preuve que les phraséologismes s'adaptent aux langues) et une image qui se dégage du sens compositionnel qui lui est propre. Il s'agit d'un effet parallèle aux parémies dont nous avons parlé plus haut. Dans le cas des expressions figées, comme pour les parémies, le sens se conserve également dans les différentes langues. Ce synchronisme n'est pas anodin : d'une part, il met en évidence la correspondance d'un même référent culturel, donc, les mêmes valeurs culturelles ; et d'autre part il relève le rôle capital de ce référent culturel dans la formation et la diffusion des phraséologismes. Existe-t-il dans différentes cultures des expressions figées qui se correspondent tel que pour les parémies ? Quelle forme ont-elles prises ? À quel référent culturel renvoient-elles ? Quelle image les désigne ? Voici des questions auxquelles nous essaierons de répondre.

2. Relation entre les expressions figées et leur référent culturel

Comme nous avons dit plus haut, d'après les études de Julia Sevilla Muñoz, les universaux parémiologiques montrent des parémies qui n'ont pas évolué que diachroniquement, mais aussi lors du passage dans d'autres langues.

Dans son travail *Tant va la cruche à l'eau... qu'elle rencontre un universel parémiologique ?* (Sevilla Muñoz, 2012), l'auteur nous montre les diverses formes que la parémie *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse* a prises le long du temps en espagnol mais également dans des langues aussi éloignées que l'allemand, l'anglais, voire le grec. Avant de commencer notre étude, il nous faudrait une petite introduction en relation à la terminologie. Bien que nous n'ayons pas l'intention de faire des descriptions linguistiques ni de nous occuper de l'aspect terminologique, quelques définitions s'avèrent nécessaires pour comprendre notre étude.

Nous considérons les expressions figées (désormais EF), suivant les concepts de Gaston Gross (1996), comme *des séquences polylexicales* à caractère figé, possédant un *haut degré de cohésion et d'opacité sémantique* (9). Appelées *phrases figées* par Maurice Gross, *expressions idiomatiques* par d'autres auteurs, dans l'univers linguistique la terminologie est aussi intéressante que variée et les avis des linguistes diffèrent comme nous avons dit auparavant. Nous nous tenons, donc, pour définir les EF, aux études de Gaston Gross dans *Les expressions figées en français*.

Pour aborder l'étude des phraséologismes entre diverses langues, nous avons consulté les études d'Elisabeth Schulze-Busacker (2012), *La didactique profane au Moyen Âge*, où l'auteure affirme qu'à l'époque médiévale des recueils de proverbes témoignent de l'existence d'une même « unité spirituelle » assurée par l'Église à travers l'éducation dans toute l'Europe médiévale. Cette « unité spirituelle » est repérable, selon la chercheuse, d'une part, dans les proverbes dont l'église se servait pour l'enseignement morale et religieux, et d'autre part, dans les expressions linguistiques et locutions présentes dans l'hétérogénéité linguistique européenne. C'est pourquoi ce n'est pas étonnant de découvrir des phraséologismes identiques d'une langue à l'autre. Prenons comme exemple l'EF *mettre la main au feu*, qui existe en français et en espagnol sous la même forme : *Poner la mano en el fuego*, nous dit la langue espagnole. Un autre exemple que nous pouvons citer ce serait *mettre la table*, issue de vieilles habitudes royales dans le haut Moyen Âge. Elle se retrouve en espagnol sous une forme identique, *poner la mesa*. En voici une autre : *entrer en lice*, elle aussi, sortie de la chevalerie médiévale et qui présente la même forme dans les deux langues. L'espagnol, à son tour, a créé la forme *entrar en liza*. En effet, ces EF renvoient toutes aux valeurs présentes et en usage au Moyen Âge. Probablement traduites pendant l'époque médiévale aux langues vernaculaires naissantes, elles ressemblent aujourd'hui à des calques et nous donnent l'impression d'avoir subi une traduction mot à mot.

Dans d'autres cas, l'EF peut renvoyer à un même fond culturel et avoir pris une forme différente. Il s'agit, parfois, d'histoires qui demeurent peu claires, qui n'ont pas été suffisamment élucidées. Cependant, sous différentes formes, ces EF conservent leur sémantisme. Prenons comme exemple *passer une nuit blanche*, cette EF a pris en espagnol la forme *pasar la noche en vela*. Cette EF fait référence aux pratiques chevaleresques de l'adoubement. En effet, la nuit précédant l'adoubement, le chevalier devait passer la nuit à prier, habillé en blanc (couleur de la pureté pour l'église)². En espagnol l'histoire au fond de cette expression diffère très peu de la version française. Effectivement, les espagnols racontent les mêmes détails que les français : la couleur blanche des habits du chevalier et l'action de prier. Cette nuit s'appelait la *veillée d'armes*, d'où l'expression *pasar la noche en vela*, « sans dormir ». Dans d'autres termes « veiller les armes ».

Mais ce qui demeure toujours intéressant, c'est les cas des cultures dont les valeurs diffèrent et où, cependant, les EF se répètent. Nous avons trouvé des EF appartenant à d'autres cultures que chrétiennes, dans d'autres mots, à d'autres « unités spirituelles » et dont le sens se correspond avec celui de l'EF en français et en espagnol. En effet, nous avons trouvé des phraséologismes équivalents en langue arabe et en ladino³. Nous avons donc réuni les formes de l'EF : *n'avoir ni feu ni*

lieu, en espagnol, en culture arabe, en culture juive et en français bien sûr. Dans un espace limité et de confluence de diverses cultures comme c'est le cas de l'Espagne médiévale, la contamination culturelle reste toujours possible, ce qui aurait pu produire des EF correspondant à ce partage culturel. Nous avons donc trouvé :

- Espagnol : *no tener donde caerse muerto*.
- Culture arabe : *n'avoir ni lampe ni huile*.
- Culture juive : *n'avoir ni maison ni acte*.
- Français : *n'avoir ni feu ni lieu*.

Suivant les concepts d'étymologie sociale de Maurice Tournier (2002), nous allons chercher le sens des termes qui composent l'EF au Moyen Âge. Effectivement, l'étymologie sociale nous vient en aide pour récupérer le sens des termes lors de la formation de l'EF. Si nous prenons comme exemple l'EF française *n'avoir ni feu ni lieu*, elle nous renvoie à l'idée de foyer. En réalité *le feu* dont on parle avait, au moyen âge, un sens particulier, le terme vient du latin *focus*. Selon Georges Gougenheim (2008), *foyer* passe au sens de *feu* car le feu de l'âtre était l'unique à s'allumer dans la maison. C'est pourquoi le sens de *foyer* tel que nous le connaissons actuellement se trouve déjà dans l'étymologie de *feu*. En outre, le terme lieu (*locus*) est associé au moyen âge au sens de *famille*. Effectivement *venir de bon lieu* voulait dire « venir d'une bonne famille ». Nous trouvons, donc, liés le sens de famille et de foyer dans la même expression. Or, *n'avoir ni feu, ni lieu* se trouvait en relation à « ne pas avoir de famille ».

La version espagnole *no tener donde caerse muerto* nous parle, elle aussi, de l'absence de famille, mais également de l'absence de ressources économiques. Cette expression fait référence à une situation d'extrême pauvreté, à tel point qu'on ne possède même pas un coin où attendre la mort. Il y a là deux idées imbriquées, celle de solitude dans son sens le plus large et celle d'indigence. Dans ce cas, les deux EF renvoient à une situation fort humaine, se trouver en solitude devant la mort. Il s'agit, donc, d'un même référent culturel, un référent culturel qui s'avère extrêmement humain, d'ailleurs, et qui en conséquence, embrasse tous les hommes sans distinction de race ni de culture.

Voyons maintenant les versions autres que celles appartenant à la culture chrétienne, comme les cultures arabes et juives, tellement présentes en péninsule ibérique.

L'arabe utilise l'expression *n'avoir ni lampe ni huile* (pour la lampe). Ceci nous rappelle le même sens que les expressions citées auparavant en espagnol et en français. La lampe qui donne de la lumière et de la chaleur et l'huile qui sert à l'allumer. Nous trouvons d'un côté la lumière comme synonyme de foyer et de

l'autre, l'huile comme ressource indispensable pour allumer cette lampe. Nous voyons là la présence de l'argent (sous-entendu bien sûr) pour acquérir l'huile qui servira à allumer la lampe.

La culture juive a créé *n'avoir ni maison ni acte* (de vente de la maison). Dans ce cas, nous voilà de retour au sens de « demeure ». Probablement le terme maison acquiert un sens semblable à celui de l'espagnol, ce sens de « famille », de « lignée ». Voyons le dictionnaire de la Real Academia Española (RAE). En effet dans une de ces entrées nous trouvons *familia* (famille), « descendance ou lignée », « qui a le même nom et la même origine ». Dans l'Espagne médiévale on désignait sous le nom de *maison* une lignée déterminée. Les maisons castillanes (casa de Cerda, de Parra) ou catalanes (casa de Prats, de Lacour), etc. Quel est le sens de ce terme dans la culture juive ? Le dictionnaire *Reverso* français-hébreu en ligne nous propose la forme hébraïque תיב comme correspondant de *maison*. Nous sommes allée chercher dans le *Dictionnaire d'hébreu biblique, Vocabulaire de base* de Jean Daniel Macchi et nous avons trouvé comme correspondant de תיב le terme *milieu*. Si nous parlons de milieu nous parlons alors d'entourage car le *Trésor de la Langue française* (TLF) nous donne comme définition « groupe social constituant l'entourage d'une personne, et dont elle subit l'influence. » Une définition très proche du sens de famille dont nous parle la langue espagnole. Apparemment il existe un lien de proximité sémantique qui attire notre attention. On pourrait dire *ensemble de personnes formant un groupe familial*.

Dans tous les cas le référent culturel semble être identique dans ces langues et l'EF qu'il a créée adapte sa forme phrastique. Nous nous trouvons, probablement, devant une EF ayant la même origine, ce qui pourrait expliquer la correspondance de sens. Par rapport aux modifications subies par l'EF, elles concernent la syntaxe, le lexique mais aussi une adaptation qui relève des valeurs spirituelles de la culture qui les énonce comme nous venons de voir plus haut dans l'analyse de l'origine de chaque expression.

Selon Philippe Rapatel, dans les proverbes, *Le message, d'ordre moral, éducatif, initiatique renvoie la plupart du temps à des principes, des comportements, des valeurs universels. Dans ce cas il sera compréhensible pour - et compris par - tout le monde quant à sa portée éthique. Bien que vivant dans des nations très distantes, l'être humain présente des constantes comportementales qu'il lui est facile de reconnaître et identifier même à travers des représentations variées* (Papatel, 2010 : 2).

Ces concepts sont également valables pour les EF comme nous venons de voir dans nos exemples. C'est pourquoi ces formules se répètent dans différentes langues tout en conservant leur sens.

Nous croyons que le référent culturel de l'expression étudiée appartient plutôt à la condition humaine qu'à un fait historique en particulier. Le fait de se sentir sans ressources est la crainte des gens depuis toujours. Bien que ce référent culturel soit le même de nos jours, nous pensons que le sentiment était d'une autre envergure au Moyen Âge, époque de la création de cette EF, comme de beaucoup d'autres. Encore une fois nous avons recours à l'étymologie sociale. À cette époque-là les questions de filiation n'existaient que dans la noblesse et dans les lignées royales. Les gens du peuple ne connaissaient pas leurs origines, les enfants restés orphelins étaient vendus comme apprentis, d'autres internés comme oblats dans des monastères, d'autres encore abandonnés par leur famille ; en somme ils étaient bien loin d'appartenir à une famille comme nous l'entendons de nos jours. C'est ce sentiment ancré dans la culture médiévale qui a créé cette EF.

Mais il est des cas où deux cultures ne partagent pas le même référent culturel. Prenons par exemple *boire comme un Templier* et *faire amende honorable*. Aucune des deux n'a d'équivalent du point de vue culturel en espagnol. Les deux EF appartiennent à la langue française et elles ne sont pas attestées en espagnol. En effet, *boire comme un Templier* trouve son origine dans l'histoire des Templiers, ces soldats du Christ que Philippe le Bel accusa d'hérétiques et furent condamnés au bûcher. *Faire amende honorable* est issue des coutumes germaniques, notamment chez les Francs, mais non pas chez les Wisigoths.

Commençons par *boire comme un Templier*, dont le sens demeure « boire en abondance ». La création des ordres militaires, comme l'ordre des Templiers, reste toujours une caractéristique du Moyen Âge, car elles réunissent deux traits de la société médiévale : le clergé et la chevalerie. Nous pouvons l'apprécier clairement dans la ferveur que les croisades éveillèrent dans le monde médiéval. L'ordre des Templiers fut créée en 1120 lors du concile de Naplouse, et fut appelée « la milice des pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon », dans le but de rendre sûrs les voyages à Jérusalem en défense des États Latins d'Orient. Ils se repandirent dans toute l'Europe, cependant le plus grand nombre de commanderies se trouvait en France.

Devenus peu à peu riches et puissants les chevaliers de cet ordre représentaient l'armée d'élite pour la défense des territoires d'Orient. Il est important de remarquer que, depuis sa création, l'ordre des Templiers recevait de nombreuses donations de terres et d'immeubles ; ils pratiquaient, en plus, une quête annuelle dans le monde chrétien. Peu à peu, ils devinrent les banquiers qui prêtaient service au Pape et au Roi. Philippe le Bel, endetté envers les chevaliers, essaya de se faire élire maître de l'ordre mais il n'y réussit pas. Il décida alors de salir leur réputation. Et c'est bien là où notre expression trouve son origine. Toutefois la réputation

des Templiers n'était pas exemplaire, selon Jean Flori (2012), avant même l'intervention de Philippe le Bel.

Les chevaliers du Temple n'eurent pas la même histoire en Espagne. Effectivement, en terre hispanique l'ordre subit la confiscation de ses biens et des persécutions mais ils ne furent dénigrés ni massacrés comme en France. Deux histoires différentes qui se découvrent par le biais de l'EF française.

Dans le cas de *faire amende honorable* : « reconnaître publiquement son crime et demander pardon », cette EF appartient aux coutumes franques, notamment à la culture carolingienne. Les Barbares suivaient des coutumes orales qui variaient selon les peuples et l'époque. Au contact avec les Romains, ils commencent à rédiger leurs lois, les baptisant *leges*. Ces *leges* n'ont pas de rapport avec les lois romaines. Chaque individu est obligé de suivre les lois de son peuple d'origine. Ce système de *la personnalité des lois* apparemment racial s'avère plutôt tolérant car aucun peuple n'impose son autorité sur l'autre. Cette conception de l'application du droit n'a pas de relation avec les lois romaines, des lois territoriales pour tous les habitants des territoires romains, y compris les étrangers. La société des Wisigoths était fondée sur la *Sippe*. Cette institution de grand prestige dans le droit germanique agissait sur des litiges, soit publics, soit privés. Sa prépondérance se traduit dans le droit pénal car les Wisigoths appliquaient le droit de vengeance en cas de délit de sang. Cette loi donnait le droit à une personne de défendre sa réputation et son honneur. L'idée d'amende honorable est bien loin des idées de la *Sippe*, probablement celle-là n'a jamais existé dans la culture wisigothique. Chez les peuples francs la loi salique s'imposait. Elle était fondée sur le système du *wergeld*, celui-ci faisant partie du droit coutumier germanique. Le *wergeld* était une somme d'argent que l'on payait en réparation pour un crime commis par la personne considérée coupable. Il s'agissait plutôt d'une réparation que d'une amende. En cas d'un crime, les deux parties, la famille offensée et la famille incriminée, se réunissaient dans l'assemblée des Anciens. Une fois arrivées à un accord sur le montant à payer l'affaire était réglée. Autrement, il s'imposait la loi du sang, en d'autres mots, la loi de la vengeance. Comme la vengeance était cause de désordres et qu'elle s'opposait aux idées chrétiennes, Charlemagne décida de transformer en obligatoire le *wergeld*. Voilà pourquoi nous estimons que l'amende honorable n'a pas trouvé de place en territoire wisigothique et que par contre chez les Francs elle était d'un emploi courant. C'est cet emploi courant qui se trouve dans le fondement de notre expression française *faire amende honorable*. C'est aussi probablement la raison pour laquelle l'EF *faire amende honorable* ne se trouve pas dans la langue espagnole, elle est remplacée par le verbe *compensar* (« dédommager »).

Après avoir analysé nos EF, nous pouvons observer que lorsqu' il s'agit des communautés partageant les mêmes valeurs culturelles, les EF qui trouvent des correspondant conservent, pour la plupart des cas, la même forme phrastique (*mettre la main au feu, mettre la table, entrer en lice*), car c'est la même image qui se répète dans chacune d'elles. Certes il existe une image construite par les termes composant la phrase. Si nous prenons l'EF *mettre la main au feu*, l'image qui s'en dégage suggère quelqu'un exposant la main aux flammes. Cependant au moment de l'énonciation l'image qui s'impose chez le locuteur (suivant les études d'Irène Tamba dont nous reparlerons plus tard) est celle de « convaincre », « d'affirmer ses idées avec ferveur ». Deux images cohabitent dans une même EF, l'une d'une origine socioculturelle précise et repoussée dans le temps, et l'autre d'une actualité étonnante. Mais que se passe-t-il des EF dont la culture diffère ? Dans ces cas l'image, qui se dégage des termes de la phrase est différente dans chaque langue. Il y a là un effet d'adaptation à la culture cible.

3. L'image de l'EF

Selon les études d'Irène Tamba (2015) portant sur les proverbes métaphoriques il existe une relation entre l'image que livre le sens compositionnel du proverbe et le précepte auquel renvoie, par convention, le sens gnomique du proverbe. Nous avons d'un côté le message du proverbe (le précepte) et de l'autre l'image qui se dégage du sens compositionnel. Le sens gnomique d'un proverbe n'est pas énoncé directement mais à travers l'image.

Dans le cas des EF et suivant les études de Gaston Gross (1996), il existe deux sens dans les EF. Nous avons, donc, d'une part, le sens compositionnel qui se dégage des termes composant la phrase et, d'autre part, le sens opaque, celui attribué par la communauté parlante. Gross propose comme exemple *les carottes sont cuites*. Le sens compositionnel indique que « les légumes sont prêts ». Le sens opaque nous dit que « la situation est désespérée ». Si nous suivons les études d'Irène Tamba (2015), la relation entre le sens compositionnel et le sens opaque dans une EF reste bien différente. Certes, au moment de l'énonciation le sens compositionnel demeure oblitéré par le sens opaque de l'EF, car c'est celui-ci qui s'impose au locuteur. Mais pourquoi le sens compositionnel n'est pas présent au moment de l'énonciation ? Si nous observons attentivement nos EF nous verrons que l'image livrée par le sens compositionnel n'est plus interprétée par les locuteurs. Au début de la formation des EF, au Moyen Âge, l'image dénotait le référent culturel auquel elle renvoyait. Il s'agissait d'une expression à sens compositionnel. Probablement l'emploi systématique de l'expression comme allégorique de ce sens compositionnel a décidé du sort de cette expression qui, grâce à cet emploi méthodique, est devenue, plus tard,

EF⁴. Actuellement, cette image lointaine du sens compositionnel ne représente rien aux mentalités du XXI^e siècle. Ce que le locuteur actuel conserve dans son esprit lorsqu'il entend l'énonciation de l'EF c'est sans doute le sens codifié et rien d'autre, car il n'a jamais connu cette représentation que lui propose l'image, elle lui est complètement étrangère. Cette image dont nous parlons n'est que la représentation culturelle du concept exprimé par l'EF. Chaque communauté construit sa propre représentation culturelle, celle qui lui est propre. D'où les différentes images dans chaque culture. L'image transmet ce sens premier et la culture assigne un sens opaque à l'EF.

4. Référent culturel : Essai de définition

Nous avons observé, le long de notre étude, l'importance que relève le référent culturel. Responsable de la formation d'EF, comme nous venons de voir, et des phraséologismes en général, il mérite une analyse détaillée.

Si nous cherchons le sens de *référent* dans les dictionnaires, nous trouverons dans le TLF en ligne : « ce à quoi le signe linguistique renvoie soit dans la réalité extralinguistique ou univers réel, soit dans un univers imaginaire ». Le dictionnaire Larousse en ligne propose : « être ou objet auquel renvoie un signe linguistique dans la réalité extralinguistique telle qu'elle est découpée par l'expérience de tel ou tel groupe humain ». Evidemment dans les deux cas il s'agit d'un élément (être, objet) auquel un signe linguistique fait référence.

Dans le cas des phraséologismes, il y a autre chose en plus qu'un être ou objet, il s'agit plutôt d'un fait historique, d'un concept particulier de la culture qui crée le phraséologisme, une coutume, une pratique, une habitude, une croyance. Si nous pensons à l'EF *boire comme un Templier*, l'EF fait référence à une façon de boire « en abondance ». Ceci se trouve en étroite relation au fait historique qui lui a donné naissance. Dans le cas de *faire amende honorable*, le référent c'est une vieille coutume germanique. Si nous pensons à *n'avoir ni feu ni lieu* nous sommes devant une situation humaine valable pour tous les êtres humains, dans toutes les races et moments historiques. Quelle serait donc la définition de *référent culturel* ?

Suivant le même mécanisme nous cherchons le sens de *culturel*. Le TLF en ligne nous dit : *Qui est relatif à la culture, Qui est relatif à la culture en tant que possession par l'esprit de connaissances qui l'enrichissent, Qui est relatif à un mode de culture traditionnel dans une société donnée consistant à un ensemble de connaissances et des valeurs abstraites acquises méthodiquement*. Allons maintenant au Larousse en ligne : *relatif à la culture intellectuelle, à la culture d'une collectivité, Qui relève des acquisitions sociales, du milieu dans lequel on vit, par opposition à ce qui est inné, héréditaire*.

Maintenant nous pouvons essayer de définir le référent culturel comme une information qui relève des connaissances ou valeurs spirituelles acquises d'une collectivité, qui la caractérisent et se manifestent dans différentes expressions culturelles. Le référent culturel nous parle d'un univers culturel propre. Dans le cas qui nous concerne tout particulièrement, les phraséologismes, cette information prend la forme d'un fait historique, une habitude dans une communauté déterminée, ou bien une situation commune aux êtres humains. Nous voudrions également signaler que cette information se trouve sous-jacente dans l'origine de l'EF comme nous avons expliqué auparavant.

Conclusion

Après avoir analysé nos EF ainsi que le référent culturel auquel elles renvoient, nous pouvons assurer que la même EF se retrouve dans les diverses langues. En témoigne le fait que, si différentes cultures partagent la même information spirituelle, elles acceptent de bon gré les phraséologismes créés ailleurs. C'est le cas de l'EF *mettre la main au feu*. En revanche si le référent culturel n'existe pas dans la langue d'accueil, l'EF ne trouvera pas de place dans cette communauté linguistique, comme le montrent les EF *boire comme un Templier* et *faire amende honorable*. C'est pourquoi dans les études de phraséologie comparée nous trouvons des correspondants littéraux (identiques), conceptuels (dont la forme change mais la sémantique se conserve) et le manque de correspondant (absence de phraséologisme) dans différentes langues. Ce classement est fondé dans la présence ou l'absence du référent culturel dans la communauté qui accueille un phraséologisme. La portée du référent acquiert alors une valeur capitale pour l'analyse de ce type d'expressions. En outre, chaque langue a construit une image qui se reflète au sens compositionnel, ce qui montre son adaptation à la communauté qui l'énonce.

Bien sûr des études plus approfondies sont nécessaires, notamment pour découvrir les formes des EF dans diverses langues. Il serait intéressant de trouver d'autres exemples pour montrer l'existence de ces universaux des EF. Assurément des questions se posent qui nous encouragent à continuer cette recherche : existe-t-il toujours des correspondants et sous quelles formes se retrouvent-ils ? Dans quelles langues précisément ? Ces EF font-elles partie de la compétence langagière des usagers ? Ou en revanche, sont-elles disparues de la langue, faute d'une utilisation régulière ? Leur sens a-t-il évolué comme leur forme ? Quelle est l'image qui les représente dans les différentes langues où elle s'est adaptée ? Beaucoup de questions restent encore sans réponse. C'est le travail des chercheurs d'essayer d'élucider et d'apporter des informations plus précises. Sans aucun doute un travail aussi minutieux que passionnant.

Bibliographie

- Bally, Ch. 1951. *Traité de Stylistique Française*, vol. 1. Paris: Klincksieck.
- Ben Cheneb, M. 1906. *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb*. Paris : Ernest Leroux.
- Gross, G. 1996. *Les expressions figées en français*. Paris : Ophrys.
- Gougenheim, G. 2008. *Les mots français dans l'histoire et dans la vie*. Paris : Omnibus.
- Le Goff, J. 1984. *La civilisation de l'occident médiéval*. Paris : Arthaud.
- Macchi, J.-D. (sd). *Hébreu biblique. Vocabulaire de base*. Genève : Université de Genève. [En ligne]: <http://www.unige.ch/theologie/distance/cours/he/outils/vocabulaire.pdf>. [consulté le 2 décembre 2019].
- Ortola, M.-S. 2015. *Concepts éthiques et moraux : Approches multiculturelles et interdisciplinaires. Sémantique des énoncés parémiques*, coll. Aliento, vol 6. France : Éditions universitaires de Lorraine.
- Ould Mohamed Baba, A.-S. 2015. « Les éléments religieux dans les recueils de proverbes andalous : reflets des contacts entre les trois religions d'Al-Andalous ». In : *Concepts éthiques et moraux : Approches multiculturelles et interdisciplinaires*, coll. Aliento, vol. 6. France : Éditions universitaires de Lorraine.
- Rapatel, Ph. 2010. Un proverbe traduit est à moitié acquis. *Traductologie, proverbes et figements*, p.1-11.
- Rat, M. 2007. *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles*. Paris: Larousse.
- Saporta y Beja, E. 1978. *Refranes de los judíos sefardíes*. Barcelone : Ameller.
- Sevilla Muñoz, J. 2012. «¿Tanto va el cántaro a la fuente que... encuentra un universal paremiológico?». *Les Cahiers de Framespa*, 10. [En ligne]: <http://framespa.revues.org>. [consulté le 2 décembre 2019].
- Schulze-Busacker, E. 2012. *La didactique profane au Moyen Âge*. Paris : Classiques Garnier.
- Tamba, I. 2015. « Pour une réanalyse du sémantisme proverbial à partir du double sens compositionnel et gnomique des proverbes métaphoriques », *Aliento*, vol. 6. Nancy : Éditions universitaires de Lorraine, p. 291-307.
- Tournier, M. 2002. *Des sources du sens. Propos d'Étymologie sociale*, tome 3. Lyon : ENS.

Dictionnaires

- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Trésor de la Langue Française Informatisé. [En ligne] : www.cnrtl.fr [consulté le 2 décembre 2019].
- Larousse. *Dictionnaire de la langue française*. [En ligne] : www.larousse.fr [consulté le 2 décembre 2019].
- Real Academia Espanola. Diccionario de la Lengua Española. [En ligne] : <http://dle.rae.es> [consulté le 2 décembre 2019].

Notes

1. Selon Julia Sevilla Muñoz une parémie est une « unité phraséologique constituée par un bref énoncé sentencieux, correspondant à une phrase simple ou composée, figée dans la langue et qui fait partie du savoir d'une communauté parlante. »
2. Il existe une deuxième version française faisant référence aux nuits blanches à Saint-Pétersbourg sous le règne de Catherine de Russie.
3. Langue judéo-espagnole, parlée par les juifs habitants l'Espagne au Moyen Âge et caractérisée par des traits de l'espagnol médiéval.
4. D'après les études de Charles Bally (Bally, 1957 : 74), les groupements de mots peuvent avoir différents degrés, certains peuvent avoir un caractère fugace, d'autres un caractère plus stable. Ceux-ci sont des syntagmes où, comme leur nom l'indique, la place des termes

ne bouge pas. Ces expressions renferment une forte cohérence sémantique. Voici le principe de formation des phraséologismes.